

Nuit de Pâques

(Marc 16, 1-7)

Nous avons laissé Jésus au tombeau, Marie, les apôtres et les femmes semblent laissés à eux-mêmes. C'est le sabbat, le jour offert à Dieu, le jour qui rappelle à l'homme pressé que tout a sa source en Dieu, Maître de la Vie. C'est le sabbat, Jésus s'est enfoui dans le grand silence : Dieu est mort dans la chair ! C'est le silence de la passion déçue, de l'humanité blessée et humiliée. Tout est fini, tout est accompli.

Qu'est-ce qui est accompli ? Nous savons que le silence du Samedi Saint est celui de la fin d'une illusion. Face à la mort de Jésus, les illusions tombent, jusqu'à celle d'une vie douillette entre disciples près de leur maître. Comme le disait le théologien Dietrich Bonhoeffer, la vie communautaire commence là où s'évapore une illusion, celle d'une vie d'un bonheur enfantin. Tout dialogue, en communauté, en famille, au travail, passe par ce silence de la désillusion. Le Samedi Saint est un passage obligé pour toute espérance humaine.

Ce silence, cependant, n'est pas aussi vide que nous pourrions le croire. Derrière l'absence divine du Samedi Saint, il y a une activité extraordinaire : il y a la descente aux enfers. Derrière cet exil silencieux du tombeau, Jésus le Christ est en train de retrouver la vie souffrante des justes du passé. Il n'est désillusion, il n'est silence ni manque qui ne puisse être pour la vie ! Le silence du Samedi Saint laisse alors la parole à celui de la Résurrection. « *De grand matin* », deux femmes se rendent au tombeau : en chemin, elles se demandent qui leur « *roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau* ». « *En entrant dans le tombeau* », la parole cède alors au silence. Effrayées, les femmes le sont. Ces femmes sont sorties du silence du Samedi Saint pour entrer dans un autre silence : le silence devient expérience silencieuse de l'indicible. L'annonce de l'ange - « *Jésus de Nazareth, le Crucifié (...) est ressuscité* » - se vit dans une nouvelle aptitude au silence, non plus le silence de la désillusion, mais le silence dans la

stupeur d'une expérience qui dépasse ce que nous pouvons seulement entrevoir. Le silence est aussi annonce silencieuse de la Bonne Nouvelle, annonce pleine de vie.

Aux femmes, le jeune homme vêtu de blanc ajoute, parlant du Ressuscité : « *Il vous précède en Galilée* ». Voilà l'aventure de la Vie nouvelle en marche. La Galilée est le lieu du premier appel, où tout avait commencé, sur la rive du lac. « *Revenir en Galilée*, soulignait le pape François, *veut dire tout relire à partir de la croix et de la victoire ; sans peur. Tout relire – la prédication, les miracles, la nouvelle communauté, les enthousiasmes et les défections, jusqu'à la trahison – tout relire à partir de la fin, qui est un nouveau commencement à partir de ce suprême acte d'amour* ». Pour chacun de nous aussi, il y a une "Galilée" à l'origine et au terme de la marche avec Jésus. Revenir en Galilée signifie surtout revenir là, à ce point incandescent où la grâce de Dieu m'a touché, délicatement, au début du chemin. C'est à cette étincelle que je puis allumer le feu pour l'aujourd'hui, pour chaque jour, et porter chaleur et lumière à mes frères et à mes sœurs. À cette étincelle s'allume une joie humble, une joie qui n'offense pas la douleur et le désespoir, une joie bonne et douce. Aller en Galilée signifie garder chaque jour au cœur la mémoire vivante de la vie avec Jésus, quand il est passé sur notre route et nous a regardés avec miséricorde. Aller en Galilée, c'est être un vivant : comme l'écrit François Cheng, à propos de saint François d'Assise, le vivant « *est celui qui va au devant de la Vie, sans prévention et sans restriction, avec un courage désarmant et une confondante générosité* ».

Gardons le silence quelques instants, un silence chargé de la Parole et de la Bonne Nouvelle, un silence mémorial des passages de Dieu dans notre vie, un silence évangélisteur.

Frère Eric, ofm cap (samedi 4 avril 2015)
(Monastère des Clarisses)